

Cahier PDF des Repères pour l'Avenir

<http://athois-la-terre.jimdo.com/>

N° 16 – Février 2009

La culture finira-t-elle par nous dégoûter ?

REPERES
POUR L'AVENIR
Conférences 2008-2009, le lundi 20h

Le grand dégoût culturel
Comment comprendre que l'omniprésence de la sphère culturelle ne suscite nulle part ni opposition ni inquiétude? D'où vient pareil unanimité? Et que cache-t-il?

Alain Brossat

9 février 2009

Maison Culturelle d'Ath
Le Palace - Ath - www.ath.be/mca - 068/ 26 99 99

Mille mercis aux penseurs et scientifiques qui nous ont donné l'autorisation de publier leurs propos tenus à la tribune des grandes conférences athoises *Repères pour l'Avenir*.

Comme rapporteur, j'assume l'entière responsabilité des possibles imperfections de retranscription, de toilettage et d'élagage de leurs propos que la mise en forme écrite demandait. L'essentiel des présentations des conférences et des bibliographies, ainsi que la plupart des sous-titres des rapports des exposés, sont également de ma responsabilité.

Walter De Kuysche

La culture finira-t-elle par nous dégoûter ?

A. Présentation.....	3
B. Rapport de la conférence d'Alain Brossat du 9 février 2009.....	4
C. Débat avec le public	21
D. Bibliographie.....	26

La culture finira-t-elle par nous dégoûter ?

A. Présentation

Quand il entend le mot « culture », le philosophe français Alain Brossat se met en colère et signe un essai décapant : *Le Grand dégoût culturel*. Il y attaque cette religion célébrée partout, en France comme en Belgique, et désigne la culture comme un mode de gouvernement qui désactive tout désir politique et rêve d'un public assis et spectateur.

En d'autres termes, il affirme qu'il y a lieu d'abandonner l'idée que la culture serait un domaine de distinctions particulières, associé à l'intelligence, à l'émancipation, à la capacité critique. La culture ne serait plus qu'un moyen de gouverner les vivants. Ainsi, en déployant un effet de démobilisation générale, le « tout-culturel » parviendra à nous détourner complètement des enjeux contemporains au profit des divertissements de tous ordres.

Comment comprendre que l'omniprésence de la sphère culturelle ne suscite nulle part ni opposition ni inquiétude ? D'où vient pareil unanimité ? Et que cache-t-il ?

Partant de ces questions peu orthodoxes, Alain Brossat dessine les mornes contours de la « démocratie culturelle » dans laquelle nous baignons désormais, gavés et assoupiés, mais aussi isolés et insatisfaits. Ce nouveau régime de gouvernance supprime chaque jour un peu plus notre vieille « démocratie politique », vaincue par le marché et ses irrésistibles attraits : précisément les marchandises culturelles !

Non content de donner, avec les armes du philosophe, un grand coup dans la fourmilière de notre tout-culturel, de ce « toujours plus de culture » que l'édition et la librairie connaissent si bien, non content d'être un combat contre une pensée plus que dominante (il faudrait dire hégémonique), le discours de Monsieur Brossat, résolument à contre-courant, dévoile l'ampleur de ce qui se joue dans ce désintérêt de la politique au profit de la culture : tout simplement notre servitude.

Hypothèse étonnante mais indispensable à entendre, tant la culture est effectivement devenue dans notre monde un principe agrégateur qui

« rassemble » les chefs-d'œuvre de la peinture exposés au Louvre, les vins de Bordeaux, le yoga et les séries TV.

Le professeur Alain Brossat enseigne la philosophie à l'Université Paris 8 Saint-Denis. Il a enseigné dans diverses universités étrangères, notamment en Allemagne, à Taiwan, au Japon et au Chili. Il a aussi été traducteur, de l'allemand pour l'essentiel.

B. Rapport de la conférence d'Alain Brossat du 9 février 2009

Je voudrais souligner à quel point je suis convié à un exercice qui à la fois présente un aspect de paradoxe et qui est, pour moi du moins, extraordinairement périlleux. Cet exercice est celui qui va consister à présenter les idées contenues dans mon livre, *Le grand dégoût culturel*, en un lieu de culture, alors que ce livre entretient un certain litige, c'est le moins que l'on puisse dire, avec le « tout-culturel ». Il y a donc quelque chose d'extraordinairement exposé dans l'exercice auquel je me prête.

Cependant, je voudrais insister sur le fait que si le livre que j'ai écrit emprunte parfois un ton assez vif, et cela se sentira aussi dans l'exposé que je vais vous faire, je ne dirai pas pour autant que ce livre est un pamphlet contre la culture. J'essaierai évidemment d'exposer pourquoi.

Je pense que l'idée même d'un pamphlet à propos de la culture et a fortiori contre la culture aujourd'hui, est une idée qui ne se soutient pas. Le livre est un essai porté par des affects, certains sentiments, parfois de l'agacement pouvant confiner à l'exaspération par rapport à un certain nombre d'énoncés courants à propos de la culture aujourd'hui.

Mais c'est surtout, et avant tout, un essai qui propose un certain nombre de fils directeurs, qui sont hautement révocables et contestables, mais qui essaient en tout cas de proposer quelques idées pour réfléchir sur ce qu'il en est du statut de la culture aujourd'hui.

Ce n'est pas un règlement de compte. Je ne vis pas dans le milieu de la promotion de la culture, je suis enseignant. Ma base, mon foyer, c'est l'université. Je n'ai donc pas spécialement de compte à régler ni dans le milieu de la culture, ni par rapport à lui. Je n'y ai pas particulièrement d'ennemis ni particulièrement d'amis non plus d'ailleurs. De ce point de vue, il n'y a pas dans mon livre la dimension que l'on trouve habituellement dans le pamphlet où l'on règle des comptes avec des adversaires ou des ennemis.

D'autre part, je voudrais dire en préambule, pour vous prier de m'en excuser, à quel point ce livre est enraciné dans le contexte français. Je pense que c'est un livre qu'il serait à peu près impossible de traduire dans quel-

que langue étrangère européenne que ce soit. C'est un livre qui ne dirait strictement rien, ni à un public allemand, ni à un public espagnol, etc.

C'est un livre qui, dans ce qu'il essaie de saisir d'un certain état de la culture, surtout d'un certain état des discours à propos de la culture aujourd'hui, est totalement déterminé par ce qu'il y a d'infiniment spécifique dans le contexte français, notamment d'un certain rapport entre la culture et l'Etat, d'un certain mode de valorisation de la culture, qui est propre au monde hexagonal français. Autant d'éléments dont je suis tout à fait incapable de savoir jusqu'à quel point ils sont transposables jusqu'ici, à cinquante kilomètres au-delà de la frontière de nos deux pays.

De ce point de vue, je n'ai aucunement la prétention d'avoir écrit un essai sur la culture en général, sur la culture universelle, qui a un aspect qui concerne les effets de globalisation de la culture aujourd'hui, c'est tout à fait évident.

J'ai choisi une forme d'exposé en points. Je vais vous faire un topo en vingt points¹ qui présente une certaine forme dogmatique et même sectaire, à prendre dans un certain second degré. Il s'agit de stimuler une discussion, y compris dans ce qui pourra heurter, voire frapper d'incrédulité certains d'entre vous. Comprenez bien qu'il s'agit chaque fois de présenter, sous cette forme-là un peu assénée, des propositions à discuter, y compris lorsqu'elles peuvent apparaître outrancières. Des propositions qui sont offertes à la réflexion, non point dans l'idée d'inculquer quoi que ce soit, mais tout simplement pour stimuler.

1. La culture, botanique de la mort

« *Quand les hommes sont morts, ils entrent dans l'Histoire. Quand les statues sont mortes, elles entrent dans l'Art. Cette botanique de la mort, c'est ce que nous appelons la culture.* » (Chris Marker, dans le film d'Alain Resnais *Les statues meurent aussi*).

2. Une culture qui ne dérange pas

« *Qu'il y ait des événements intéressants et même importants et que cependant rien ne puisse avoir lieu qui nous dérange, telle est la philosophie de tout pouvoir établi et, par derrière, de tout service de la culture.* » (Maurice Blanchot, *L'amitié*).

3. Extraire les idées en ce qu'elles sont force vivante

« *Le plus important ne me paraît pas tant de défendre une culture dont l'existence n'a jamais sauvé un homme du souci de mieux vivre et d'avoir faim, que d'extraire de ce que l'on appelle la culture des idées dont la force vivante est identique à celle de la faim.* » (Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*).

¹ Ndlr : Dont les sous-titres sont de notre composition.

4. Marcher sur les corps de ceux qui gisent à terre

« *Tous ceux qui, à ce jour, ont obtenu la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps de ceux qui gisent aujourd'hui à terre. Le butin, selon l'usage du temps, est porté dans le cortège. C'est ce qu'on appelle les biens culturels.* » (Walter Benjamin, *Sur le concept d'Histoire*).

5. L'art se refuse la culture

« *Dans l'organisation de la société, aucune œuvre d'art ne peut se soustraire à son appartenance à la culture, mais il n'en est aucune, si elle est plus qu'un produit industriel, qui n'oppose à la culture un geste de refus : cette démarche par laquelle elle est devenue œuvre d'art.* » (Gilbert David).

6. La culture magnifie les incendies qui se sont allumés dans la sphère politique afin de mieux les éteindre

Le jeu ne consiste pas à attaquer « la » culture en général, là où la majorité appelle à la défendre en sa totalité ou inconditionnellement. Le jeu ne consiste pas à opposer un quelconque et absurde « à bas la culture marchandise » au slogan consensuel inconsistant « la culture n'est pas une marchandise comme les autres ».

Le jeu s'efforce d'être plus subtil. Il consiste en un effort persistant, fait pour décrire le processus par lequel un mouvement insurrectionnel, une contre-conduite, un déplacement inscrit dans la sphère politique, sont voués à être recyclés, réinjectés, dans le milieu liquide de la culture, et donc à devenir des composants du protoplasme culturel. Soit dans l'instant même, soit dans une sorte d'après coup perpétuel.

Le jeu consiste à comprendre comment, par exemple, le motif de la violence des rapports de classes, de la violence ouvrière opposée à celle du capitalisme voyou, devient dans un film comme *Louise-Michel*, film récent que certains d'entre vous ont vu, la matière d'un divertissement dit de masse, destiné à susciter ce genre de rire que l'on entend habituellement aux heures de pointe devant les écrans de télévision. Il consiste à comprendre comment un tel film, que la critique à volontiers décrit comme subversif, fait au fond du Chatiliez de gauche (*La vie est un long fleuve tranquille*, *Le bonheur est dans le pré* : un cinéma poujadiste par excellence), à supposer bien sûr qu'une telle expression ait un sens.

Le jeu, aussi bien, consiste à se demander pourquoi un livre intitulé sans ambages *L'insurrection qui vient*, dont on a un peu parlé ces derniers temps en France dans le contexte de l'affaire de Tarnac (arrestation de jeunes accusés de vouloir saboter des caténaires), comment un tel livre tend à devenir, aux yeux et aux conditions des défenseurs les plus éloquents de ses supposés auteurs, un inoffensif exercice de critique cultu-

relle, un innocent exercice de style à propos du capitalisme comminatif. Je fais référence ici à un article paru dans *Le Monde*.

Le jeu, aussi bien encore, consiste à se demander en vertu de quelle alchimie le Che Guevara nous revient à l'occasion de la sortie d'un film hollywoodien, en chouchou d'un magazine, le même qui en 1968 et dans la suite des temps, n'avait pas de mots trop durs pour (ou, plus exactement, contre) la chienlit des maoïstes, des trotskystes, des guevaristes, brûleurs de voitures, constructeurs de barricades, apprentis guérilleros du Quartier latin.

Le jeu consiste en somme à décrire la façon dont la culture adopte et magnifie les incendies qui se sont allumés dans la sphère politique, pour mieux les éteindre.

7. Tout devient désormais culture sur pied d'égalité

Le propre de ce qui se désigne aujourd'hui sous le vocable de « culture » est d'être une sphère en expansion permanente, un milieu toujours plus extensif.

Les vins de Champagne, non moins que les chefs-d'œuvre exposés au Louvre, le yoga, les séries télé, les courses de chevaux, les croisières en Méditerranée, la gastronomie, les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle et les cours de tango... Il est bien peu d'objets et de conduites qui aujourd'hui ne puissent se trouver parés d'une dimension ou d'un alibi culturel.

Ce qui se nomme couramment « culture » a donc à ce titre l'apparence d'un de ces dépôts où les brocanteurs font coexister les objets les plus hétéroclites. La juxtaposition des objets, des pratiques, des discours les plus hétérogènes, est le principe même du culturel aujourd'hui. C'est-à-dire : coexistence, sur un même plan, de l'antique et du dernier cri, du distingué et du trivial, du populaire et de l'élitaire, du familier et de l'exotique, etc. Et c'est d'ailleurs ce dont se plaignent tous les nouveaux réactionnaires qui aiment que les choses soient à leur place, et donc, par exemple, Mozart tout en haut et le rap des cités tout en bas.

8. La culture, une marchandise d'agrégation sans débat

En même temps, quel est ce bric-à-brac soumis à un principe d'équivalence strict, impossible à hiérarchiser ? Désormais, la culture contemporaine est un milieu liquide où tout circule, où tout se vend et devient interchangeable. Et ici se dévoile en premier lieu ses affinités avec le marché et l'argent.

Il n'est pas un objet culturel qui ne soit susceptible de devenir marchandise et de circuler à ce titre même. Dans nos sociétés, la culture est devenue pour nous cette sorte de ciment liquide qui contribue puissamment à faire tenir ensemble nos vies. Elle est devenue ce principe agrégateur

souple qui nous assemble et nous rassemble autour d'une multitude d'objets ou par le truchement d'un ensemble de conduites stéréotypées tel que regarder une émission de télévision, visiter un musée, suivre un événement sportif, lire le dernier Goncourt, sacrifier même au culte du Beaujolais nouveau.

Là où tant de facteurs sociaux, tant de facteurs politiques, tant de facteurs économiques, tendent aujourd'hui à disjoindre nos sociétés, à en accroître les disparités, les inégalités, tendent à attiser les conflits, la culture apparaît aujourd'hui comme un dispositif efficient indispensable d'agrégation. D'agrégation involontaire des vivants. Elle est donc une machine à former et à reformer sans cesse le rassemblement inorganique. Elle est une fabrique de vie commune, mais de vie commune sans débat ni assentiment.

9. Délassement au lieu de formation, distraction au lieu de connaissance, coagulation au lieu d'émancipation

Le propre de la culture contemporaine est de rendre indistinctes les dimensions, d'une part, de la formation et de la connaissance (pour autant que celles-ci se lient notamment dans nos démocraties à une condition de majorité, de citoyenneté, pour autant qu'elles sont présumées être le fondement de la responsabilité du sujet moderne, de la clairvoyance, du citoyen), rendre indistincte cette dimension de la formation et de la connaissance de celle du délassement et de la distraction.

Le tourisme, les vacances, les loisirs quotidiens (c'est-à-dire la télévision, l'internet) sont très exactement installés au point de recouvrement de l'une et de l'autre dimension. Et donc, devient du coup impraticable cette opération traditionnelle qui consistait à lier le destin de la culture en tant que telle à celui de l'émancipation du sujet moderne.

Ainsi, sur le seuil éclairé ou plutôt ensoleillé des Lumières, des personnages comme le Figaro de Beaumarchais, comme Jacques le fataliste de Diderot ou bien comme le Jean-Jacques des *Confessions* de Rousseau, de tels personnages établissent à coup sûr quelque chose comme un pacte entre la culture qu'ils ont acquise à leurs propres frais, parce que ce sont des autodidactes, et leur expérience propre de la vie, tout ce qu'ils ont appris de la vie. Pacte de tout ceci avec la passion de l'émancipation qui les anime et la passion de l'égalité qui les met en mouvement. Un tel pacte, sur ce seuil des Lumières, existe bel et bien. C'est bien parce qu'ils ont lu quelques livres, et pas seulement parce qu'ils ont beaucoup vécu, que Jacques et Figaro ont la capacité de river leur clou à leurs maîtres respectifs, et que Jean-Jacques peut devenir, en tant qu'écrivain célèbre, un petit plébéen connu dans l'Europe entière sous le nom de Rousseau.

Ce pacte entre culture et émancipation est aujourd'hui descellé, il est révoqué par la condition culturelle contemporaine. Parce que la culture est devenue pour l'essentiel un coagulant social, un colloïde. Elle est aussi devenue par ailleurs un tranquillisant, c'est-à-dire un moyen d'apaisement et ceci notamment dans sa forme massive, celle de la culture de masse

produite et diffusée par les industries culturelles. Elle est pour l'essentiel faite d'images destinées à délasser et à occuper le public culturel qui se substitue d'une façon croissante au peuple politique.

Le pacte de la culture avec l'émancipation, à supposer que ce pacte ait effectivement existé de façon durable autrement que dans des séquences infiniment spécifiques, le pacte de la culture avec l'émancipation est rompu.

10. Le gouvernement à la culture en tant que pastorat du vivant, pour apaiser, apprivoiser et réparer

La culture est devenue dans nos sociétés un moyen et une modalité du gouvernement des vivants. Quand j'emploie cette expression « gouvernement des vivants », je fais référence à Michel Foucault et à ce qu'il appelle la « biopolitique »². Elle est un dispositif d'apprivoisement, de prise en charge, de répartition. On gouverne toujours davantage, dans ce type de société, à la culture, de la même façon que l'on gouverne par ailleurs à la santé et à la sécurité, c'est-à-dire à la peur.

A ce titre, le gouvernement à la culture n'est pas l'élément d'une promotion des puissances individuelles et collectives. C'est-à-dire que le gouvernement à la culture ne nous destine aucunement à la liberté et à l'égalité. Fondamentalement, il nous donne notre place et de ce point de vue, il est d'une extrême précision et d'une extrême rigueur dans la façon dont il définit des emplacements culturels pour les uns et pour les autres, qui ne sont pas les mêmes et qui ne doivent jamais être confondus.

Le gouvernement à la culture est avant tout celui d'une biopolitique générale, d'une politique de prise en charge du vivant humain, des populations. C'est-à-dire l'élément d'un pastorat du vivant, d'une prise en charge de la population en tant que troupeau humain, et il ne faut rien voir d'offensant dans cette image, laquelle est, comme vous le savez mieux que moi, biblique avant tout. Prise en charge du troupeau humain en tant que celui-ci doit recevoir son pain quotidien de biens culturels, c'est-à-dire qu'il doit être constamment et soigneusement moins cultivé que cultivé, au même titre qu'il doit être soigné, encadré médicalement et protégé contre toutes sortes de risques et de dangers, immunisé à la mesure du possible.

Le gouvernement à la culture d'aujourd'hui est d'une efficacité particulière qu'il faut souligner, pour autant que c'est un gouvernement qui convient parfaitement aux conditions de la démocratie soft, qui sont les conditions générales du gouvernement de la vie humaine aujourd'hui. C'est-à-dire que c'est un gouvernement qui ne se déploie pas du tout sur un mode autoritaire, sur un mode répressif, mais au contraire toujours sur un mode incitatif. Sur un versant donc résolument positif. Il se présente comme un

² Biopolitique est un néologisme formé par Michel Foucault pour identifier une forme d'exercice du pouvoir qui porte non plus sur les territoires mais sur la vie des gens, sur des populations, le biopouvoir. Il a été repris et développé depuis par Giorgio Agamben. (Wikipédia).

gouvernement destiné à optimiser la vie des individus et des groupes. Et c'est un gouvernement qui, d'une manière souple, va lier la prise en charge et le contrôle à cet élément qu'il faut mettre à son crédit avant tout : la capacité de présenter une offre infinie, illimitée.

Il faut remarquer, en termes de ce que Foucault appelle « gouvernementalité », c'est-à-dire les conditions dans lesquelles peut être exercé un gouvernement sur les vivants dans les sociétés contemporaines, il faut remarquer que de ce point de vue, ce gouvernement à la culture se tient aux antipodes des recettes traditionnelles de la souveraineté. Parce que la souveraineté prohibe, terrorise et procède par prélèvements (l'impôt sous la monarchie absolue).

Et aussi, ce gouvernement à la culture se tient éloigné des disciplines. Les disciplines sont rigides, elles encadrent, elles quadrillent, elles normalisent, elles uniformisent, alors que le propre d'un gouvernement à la culture c'est d'être un gouvernement souple qui a la capacité de discriminer, pas au sens des discriminations, mais d'opérer des choix fins, subtils, selon les différentes catégories auxquelles il s'adresse.

Et enfin, c'est un gouvernement qui présente cette qualité majeure qui est de ne pas être perceptible en tant que gouvernement, c'est-à-dire d'être furtif, subreptice, et de procéder par enveloppement, par installation de dispositifs généraux que sont les dispositifs de sécurité ou de systèmes de contrôle globaux.

De ce point de vue, pour être concret, la télévision et l'internet ne sont pas du tout ce qu'en éprouve en général le sujet aujourd'hui, c'est-à-dire quelque chose comme des prothèses et des instruments mis au service de la prolifération des désirs multiples des sujets. Au contraire, la télévision et l'internet sont des appareils de capture du vivant (j'emprunte cette expression à Deleuze et Guattari), ceci dans l'élément général et fluide de la culture.

La culture est ce milieu dans lequel se voient assignés des emplacements contrôlables à des flux pulsionnels qui traditionnellement demeurent ingouvernables, par ce qu'on peut nommer, sans que cela ait un sens péjoratif, « la police du vivant ». J'emploie ce mot police au sens d'un autre philosophe : Jacques Rancière. Pour dire les choses autrement, la culture est un formidable appareil à capter et à capturer le désir dans ses formes proliférantes.

A ce titre, la culture est l'enjeu, en tant qu'elle est un dispositif général d'apaisement, d'apprivoisement, mais aussi de réparation, d'une extension formidable de l'assiette du gouvernement des vivants. Elle étend ce gouvernement des vivants dans les sociétés modernes là où auparavant on était tout simplement dans l'ingouvernable. Exemple des loisirs, bien sûr, qui naguère encore étaient inscrits pour l'essentiel dans le registre de la vie privée. Ils sont désormais entièrement investis, traversés, informés par les industries culturelles et les stratégies biopolitiques. Ce n'est pas

moi qui le dit, c'est notre président Sarkozy qui, à la veille de la dernière coupe du monde de foot, a ciselé ce magnifique aphorisme : « La France en finale, trois mois de paix sociale ! » La France n'est pas allée en finale, mais on a quand même eu la paix sociale.

11. Culture et consommation ne font plus qu'un

Le domaine de la culture est aujourd'hui devenu, on le sait bien, indistinct de celui de la consommation. La mode et la publicité, célébrées en tant que fleuron de la culture contemporaine par un Jack Lang prototype du ministre de la culture hypermoderne, sont les domaines dans lesquels s'établit aux yeux de tous cette indistinction entre culture et consommation.

Les noces de la culture et de la consommation se scellent sous le signe de la profusion, de l'offre infiniment renouvelée, constamment diversifiée, sous l'empire du dernier cri de la mode, de l'inédit, etc. Cette confusion est d'ailleurs ce qui permet tendanciellement à tout bien de consommation, à toute marchandise, de se voir dotés d'une dimension ou d'une distinction culturelle. Par exemple, une voiture carrossée par un grand designer, un téléphone mobile agrémenté bien sûr d'une sonnerie musicale.

Cette confusion est aussi ce qui permet à tout lieu commercial de se trouver optimisé par une dimension culturelle. Par exemple, un hypermarché où le dernier Prix Goncourt côtoie les produits ménagers. Elle est aussi ce qui permet à tout entrepreneur de se découvrir une vocation culturelle. La chaîne de restauration rapide étasunienne Mc Donald se voit volontiers en ambassadrice de la culture US, du mode de vie américain à l'étranger. A tout lieu, à tout site, à toute ville de faire valoir sa part de patrimoine culturel.

Au fil de cette expansion de la bulle culturelle apparaissent inévitablement des phénomènes qui nous en rappellent d'autres : la boulimie. La boulimie culturelle, l'obésité culturelle. C'est d'ailleurs dès les années '30 que Walter Benjamin disait quelque chose comme : « De toute façon, nous avons bouffé trop de culture. »

Au fond, dans nos sociétés, le monde de la culture tend de plus en plus à ressembler, pour nous qui sommes ses usagers hébétés, à ces buffets à volonté qui, dans les hôtels trois étoiles de nos vacances ou de nos déplacements professionnels, offrent pour le petit déjeuner une telle variété et une telle abondance de nourritures séduisantes que nous en tomberions presque dans le découragement. Comment dans ces conditions ne pas succomber à la tentation d'une ingestion compulsive de nourriture ?

Dans son équivoque même, le slogan vertueux autour duquel se rassemblent tous les professionnels de la culture, les puissants comme les modestes, « la culture n'est pas une marchandise comme les autres », trahit ce secret : la culture, avant tout et de manière toujours croissante, est un domaine et un ensemble de biens de consommation dans lesquels circu-

lent des marchandises dont le prix est indissociable de sa distinction affichée et parfois reconnue.

12. Le tout-culturel indifférencie tout, hormis l'art et la politique

Dans nos sociétés, tout est culturel ou tend à le devenir dans le même sens exactement que, toutes choses étant égales par ailleurs, dans une société totalitaire tout est politique. Ce qui veut dire en clair, dans le cas des sociétés totalitaires de l'Est européen, que la sphère du pouvoir, celle de l'Etat, absorbait et dominait toutes les autres.

Notre tout-culturel, lui, signale l'avènement d'un temps et d'un régime d'indifférenciation générale entre le culturel et ce qui lui est en principe hétérogène. Par exemple, l'activité industrielle, la police des corps, les pratiques religieuses, l'amour fou, le sexe, etc. Il devient de plus en plus difficile de nommer une manifestation de la vie humaine qui se maintiendrait rigoureusement à l'écart de ce mouvement de culturisation de la vie commune.

Et pourtant, il reste des formes et des manifestations de la vie humaine qui résistent à ce principe de culturisation. Une grève dans une usine avec occupation, ce n'est pas un événement culturel, et cela ne peut pas être un événement culturel, même si on y chante, même si on y danse dans les ateliers comme dans la France du Front populaire en juin '36. Ecrire *A la recherche du temps perdu*, écrire *Les mots et les choses*, tourner *Le chien andalou*, peindre *Guernica*, ce n'est pas une activité culturelle, même si, bien sûr, dans l'après coup de l'événement suscité par un tel geste d'art, de philosophie, va survenir inévitablement une capture culturelle.

En ce sens, la politique et l'art seront désignés conjointement comme ce qui résiste à la culture ou plutôt ce qui résiste au mouvement général de culturisation de nos existences. Dans nos sociétés d'ailleurs, une relation distincte s'établit entre la rétraction de la sphère politique, l'éclipse du politique, ou plutôt la rétraction de la dimension politique de nos existences, le délitement du domaine de l'action collective, l'effacement de la politique vive, une relation distincte s'établit entre ceci et l'expansion de toutes les modalités culturelles de nos existences : la consommation, la mise en spectacle, l'atroupement, etc., toutes ces modalités de nos existences culturelles. Ceci est le point sur lequel j'ai construit ce livre.

De même, plus l'art, entendu du côté de ce que j'appelle la production d'effets de déplacement, la production de chocs, la production de brèches, plus l'art tend à devenir indistinct de sa mise en culture et moins il est en mesure d'inscrire ses effets dans la dimension de l'événement, moins il est en mesure de faire événement, plus ses supposés effets de subversion, de transgression, d'émancipation, se trouvent rabattus sur des schèmes commerciaux et consuméristes.

D'ailleurs, ce qu'on appelle le subversif dans le domaine culturel est fondamentalement un argument de vente. Alors que le subversif dans la sphère politique persiste d'être pris au sérieux comme l'indice du dangereux et comme ce qui doit être réprimé et non pas encouragé.

Et la variation de sens et des enjeux du mot subversif dans la sphère culturelle et dans la sphère politique, est une bonne indication de ce qui se maintient d'hétérogénéité radicale entre ces deux sphères ou ces deux domaines.

13. La démocratie culturelle dénie le conflit, donc la politique

Autant la démocratie représentative moderne repose, dans ses fondements, sur l'institutionnalisation du conflit qui suppose la reconnaissance du caractère premier et irréductible du conflit, autant, de son côté, la démocratie culturelle qui tend à s'imposer avec la démocratie sanitaire et la démocratie sécuritaire (le régime le plus efficient du gouvernement des vivants), autant donc cette démocratie culturelle suppose, elle, le déni du conflit en tant qu'élément fondateur de la politique, et donc le déni de la politique même dans son fondement.

En ce sens-là, la démocratie culturelle est antipolitique ou post-politique. J'entends bien ici que ce que je désigne comme démocratie culturelle n'a rien à voir avec ce qui, habituellement, dans les milieux culturels notamment, est désigné comme démocratisation de la culture, en un sens positif.

Ce que je veux dire par là, en parlant de démocratie culturelle, c'est bien, encore une fois, le gouvernement des vivants à la culture. Et « à la culture » veut dire exactement la même chose qu'une voiture qui marche à l'essence ou au diesel. Je détourne cette expression ou cet enjeu de la démocratie pour forger cette notion de « démocratie culturelle » qui s'installe selon moi sur les décombres, pour l'essentiel, de la politique vive et qui est quelque chose comme l'élément d'une police générale du vivant humain.

Et donc, la démocratie culturelle ainsi entendue a substitué à la reconnaissance du conflit, qui est au fondement de la démocratie parlementaire notamment, une toute autre normativité. Cette autre normativité est celle qui s'agence autour de la validation des différences ou, si vous voulez, de l'idéologie différencialiste. C'est-à-dire la validation de toutes les différences. Exactement de la même façon que la communauté formée par le jugement esthétique qui suppose une certaine universalité, on va pouvoir se rassembler autour d'une certaine idée du beau, on se trouve renversé, dans nos sociétés, par l'empire du jugement de goût individualisé. Cela me plaît, cela ne me plaît pas, peu importe que cela plaise ou que cela ne plaise pas à mon voisin. Là, j'énonce quelque chose comme une règle qui est que l'individu est seul juge.

On entre dans cette sphère du différentialisme sans fin avec ce gouvernement à la culture. A chacun selon ses envies. A chacun selon ses engouements. A chacun selon ses marottes. A chacun selon ses hobbies. A chacun ses vedettes. A chacun son émission préférée. A chacun ses vacances de rêve. Etc.

Ainsi, la démocratie culturelle va procéder à un rassemblement par pure agrégation dont le principe est la coexistence pacifique des différences. Une coexistence qui est pacifique, non pas tellement parce qu'elle a été pacifiée par un principe mais plutôt parce que, par définition, aucune de ces différences ne vaut suffisamment, aux yeux même de ceux qui les adoptent, pour que l'on aille s'affronter à son propos.

Avec la démocratie culturelle, on entre dans une société dont le principe est que les assidus de l'Opéra de la Bastille, les fans de La Rumeur, un groupe de rap de la Seine-Saint-Denis, vivent non pas ensemble, mais les uns à côté des autres sans heurt mais sur fond d'indifférence réciproque.

On entre dans les espaces d'une société qui, à la passion de l'égalité, à l'amour de la liberté, a substitué un régime de tolérance généralisée. Tolérance molle, tolérance soft, dont le revers est bien sûr le repli sur soi des communautés. Chacune valant comme micro-culture, non pas égale, ne se posant pas le problème de l'égalité, mais équivalente à toutes les autres, selon ce principe général d'indifférenciation qui fonde le système normatif désormais en vigueur.

De ce point de vue, le temps de la démocratie culturelle va être celui du comportemental. Et ici j'opposerai le comportemental, le domaine des comportements, à celui des conduites.

Dans le domaine traditionnel des conduites, qui sont censées être agencées sur des règles ou sur des principes, un sujet individuel ou collectif va conserver la possibilité de se dérober ou de résister à ce qui vise à gouverner, orienter et normer son existence. Ce sujet peut adopter des contre-conduites ou des conduites de résistance. Il peut aller, dit Foucault, jusqu'à des insurrections de conduite. Et mai '68 est-il en France autre chose au fond qu'un champ infini de contre-conduites s'inventant au jour le jour ?

La démocratie culturelle, elle, comme un mode comportemental, est fondamentalement mimétique, elle met en place des schèmes purement comportementaux. C'est-à-dire : celui du visiteur de musée, celui du vacancier, celui du téléspectateur, qui sont ceux d'un usager, d'un consommateur, en tant qu'ils sont – et c'est cela le point essentiel – programmables et gouvernables par le dispositif même qui les encadre. C'est à cela que faisait référence le PDG de TF1 quand il a sorti sa phrase fameuse à propos de Coca-Cola et de la mise en location des espaces mentaux des téléspectateurs.

Pour cette raison – et c’est là un point crucial pour moi – il apparaît tout à fait improbable que se dessinent des mouvements de résistance dans les espaces culturels ou du moins aux conditions de la démocratie culturelle. Contrairement à ce qu’a affirmé un jour Pier Paolo Pasolini, dans un accès d’optimisme hâtif, la culture aujourd’hui n’est pas, malheureusement, ce qui résiste à la distraction. Elle est au contraire devenue la fabrique du sujet occupé et diverté. Elle est dans les sujets. Elle n’est pas quelque chose qui simplement les entoure, les enveloppe, elle est dans les sujets, elle les investit pleinement.

Un enjeu culturel ne fait revenir la dispute, la conflictualité, le litige, que pour autant qu’une question politique revient le traverser. Exemple : la question du statut des intermittents du spectacle, question extrêmement sensible en France, n’est pas un enjeu culturel interne à la culture, c’est un enjeu politique, c’est-à-dire l’enjeu fondamental d’une politique de la culture. Autre exemple : lorsque l’an dernier l’ambassade de France à Washington suspend la représentation au Centre culturel français de la capitale étasunienne, la représentation annoncée et programmée d’une pièce de Michel Vinaver sur le 11 septembre, les autorités françaises, l’ambassade, décident que non, qu’on ne va pas présenter cela, parce qu’elles anticipent une réaction négative des autorités américaines. Quand on entre dans ce genre de configuration, ce genre de scène, ce n’est pas tant la culture qui expose ses facultés critiques que l’art. L’art qui manifeste ses virtualités politiques en suscitant cette censure, ce geste de censure, qui est très explicitement politique dans son caractère odieux même.

Pour le reste, une fois qu’on a relevé ces exemples, cela fait déjà un certain temps que monter une pièce de Brecht dans un théâtre appelé La Commune en Seine-Saint-Denis, à Aubervilliers, est une activité qui est entièrement réductible aux conditions de la démocratie culturelle et dépourvue en tant que telle de toute espèce d’incidence politique. Cela fait belle lurette que l’esprit de subversion a déserté de tels espaces et que les cendres du consumérisme culturel ont recouvert la tant vantée portée critique des textes.

14. La culture est l’amalgame qui soulage et comble le vide de nos vies cariées

La démocratie culturelle fonctionne à l’hédonisme allégé. La démocratie sanitaire immunise, préserve, soigne. La démocratie sécuritaire suscite l’anxiété et rassure en même temps. La démocratie culturelle, elle, a une autre vocation. Elle nous fait entrer dans le domaine des consolations. Elle endigue dans la mesure du possible la dépression sans fin des vivants. Elle n’a certes pas la capacité de réenchanter le monde, mais du moins elle a celle de s’installer dans le rôle de consolation des consolations. Je fais référence ici à un genre qui avait sa dignité dans l’Antiquité : la consolation. C’était un genre littéraire : « Votre fille est morte mais je vais vous expliquer que finalement c’est ne pas si terrible que cela. » C’était un exercice tout à fait courant.

Les régimes de consolation traditionnels sont morts ou moribonds : la religion, la vie de famille, l'existence communautaire, etc. Et la culture survient comme ce qui va constituer la musique douce d'accompagnement de notre mélancolie perpétuelle et nous distraire de la douleur lancinante d'une existence sans espérance, sans but ni joie. Elle appareille nos vies en déshérence d'une manière infiniment plus efficace, plus humaine, plus civilisée, que le font les stupéfiants habituels : stupéfiants, alcools, drogues, tabac, psychotropes, etc.

Elle est la version riante, distinguée, souvent (pas toujours) intelligente des consolations. La version non seulement licite mais organisée du pain culturel quotidien du sujet d'aujourd'hui. Bien sûr, elle ne guérit pas, elle n'a pas la faculté de guérir, elle n'est pas à proprement parler un médicament. Elle est plutôt l'amalgame qui soulage et qui comble le vide de nos vies cariées. Elle repousse chaque jour l'ennui insupportable au lendemain. Elle est dans ses formes les plus courantes la providence du travailleur démobilisé, le chômeur, le vieillard. Et d'ailleurs, il suffit de voir l'énergie du désespoir avec laquelle l'enfant sortant de l'école où il s'ennuie tellement, se jette devant la télé, sur ses jeux vidéo, sur l'internet.

La désaffection générale des activités mobilisatrices traditionnelles, le travail, etc., ouvre un champ sans limite à ce régime d'allègement culturel de notre malaise et de notre flottement infini.

Les images. Les images nous gardent, les images nous apaisent, les images nous captivent, les images nous divertissent et nous consolent. Les images sont le cœur de ce qui se nomme aujourd'hui culture.

15. La culture crée les héros de pacotille

Régulièrement, lorsque paraît un sondage à propos des figures les plus populaires de la vie publique en France, ce sont des acteurs de la culture de masse, des figures sportives aussi, ce qui est à peu près la même chose, qui dament le pion haut la main aux hommes politiques et autres personnages de l'Etat. On ne saurait mieux dire l'emprise que s'est assurée la démocratie culturelle qui est aussi une démocratie du public, une démocratie du sondage, dans un pays comme le mien. La démocratie culturelle dévoile d'ailleurs ici son caractère plébiscitaire, donc ses accointances inavouables avec le populisme. Et quand Monsieur Sarkozy lance l'idée, comme récemment, d'un grand musée d'Histoire de France, il sait ce qu'il fait.

Un autre signe du refoulement du politique par le culturel : le déplacement de l'emploi de la notion de « héros » des espaces traditionnels, guerriers, politiques, nationaux, vers ceux de la culture de masse. Personnages de séries télévisées, personnages des blockbusters hollywoodiens, de bandes dessinées, joueurs de foot, etc.

Le héros ne compose plus une communauté identifiée à ses exploits ou à son sacrifice, il rassemble un fan club. L'existence commune s'en trouve sans doute allégée mais au risque, bien sûr, de l'inconsistance.

16. La gauche carbure à la culture, la droite aussi

La gauche idéale, celle qu'incarnait naguère Jack Lang, ministre de la culture de François Mitterrand, serait celle qui carburgerait pour l'essentiel à la culture, à la démocratie culturelle, à la promotion tous azimuts des événements et des formes culturelles, à l'augmentation des budgets de la culture, au dopage de l'Etat de gauche à la culture, à la prolifération du ministère de la culture, à la célébration perpétuelle du pacte unissant l'Etat, l'entreprise culturelle et la société culturisée.

La droite idéale, elle, celle de Monsieur Sarkozy, fonctionne, on le sait, à la sécurité, à la démocratie sécuritaire, avec ses proliférations de fichiers, de caméras de surveillance, de dispositifs d'enfermement perpétuel des représentants d'espèces dangereuses, avec ses juges antiterroristes, etc.

Mais à l'usage, il s'avère, chez nous du moins, que l'écart qui sépare l'une de l'autre, la gauche idéale de la droite idéale, n'est que tout relatif. Monsieur Sarkozy rogne sur le budget de la culture mais il lorgne aussi en direction de Monsieur Lang qu'il verrait bien en ministre d'ouverture, comme ils disent. La sécurité, après tout, est aussi une culture. C'est ce que nous rappelait récemment un certain Alain Bauer, homme du sérail sarkozyste auquel vient d'être confiée une chaire de criminologie au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers). Et donc, les échanges entre gauche idéale et droite idéale deviennent possibles.

17. Le public qui lit encore est un public de consommateurs et non plus d'acteurs de la vie publique

Les nations modernes européennes, nous disait Peter Sloterdijk, philosophe allemand contemporain, étaient composées d'individus qui étaient rassemblés par la lecture de quelques livres constitutifs d'un terreau culturel et identitaire commun. Une nation moderne, ce sont des gens qui ont lu les mêmes livres.

Dans les configurations post-nationales, dans les configurations hyper culturelles d'aujourd'hui, cette propriété rassembleuse de la lecture se trouve pulvérisée. Ce n'est pas seulement qu'on lit moins, ce n'est pas seulement que le livre a perdu son rôle de support majeur de la culture, c'est aussi que la culture, le monde du livre en déclin, est devenu un champ de prolifération infini. Les sociétés de lecteurs dont parlait Sloterdijk, s'il en reste, ne sont plus que des tribus juxtaposées et étanches. Le champ de la lecture est devenu disparate, atomisé, inorganique. Bref, il est un marché. Le public qui lit encore est un public de consommateurs et non plus d'acteurs de la vie publique. Il est de plus en plus rare qu'un livre soit l'opérateur d'un débat public, qui produise des effets de rassemblement ou de division et de constitution d'un espace d'échange éventuelle-

ment conflictuel, c'est-à-dire d'une sorte d'espace public dans sa dimension politique.

Ce qui caractérise le public lecteur contemporain, c'est sa disparité, sa fluidité, sa volatilité. Moins que jamais, les gens qui lisent encore, lisent les mêmes livres, comme le faisait le public cultivé des Lumières, par exemple. Le livre a perdu, depuis qu'il est devenu pour l'essentiel une denrée culturelle, une marchandise littéraire, le livre a perdu l'essentiel de sa puissance de structuration, voire de sa puissance d'institution d'une scène de débat, d'une sphère d'échange, faisant ouverture sur le politique.

Le livre est désormais absorbé par les flux de la circulation communicationnelle, il est un truchement parmi d'autres de la culture liquide et globale contemporaine.

18. La bulle culturelle comme créatrice de mots-valises qui ne signifient rien

Avec l'expansion sans fin de la bulle culturelle, comme avec la globalisation ou le développement tentaculaire de la toile, les choses vont trop vite pour que nous comprenions ce qui nous arrive et puissions enchaîner des raisonnements, des positions subjectives solides, sur la succession des chocs que nous subissons.

Le symptôme de ce désarroi est la prolifération, autour de cet enjeu, de formules à tout faire, de mots-valises, dont le propre est de ne rien dire ou de trop dire, et donc de ne rien dire en disant trop, et de n'être au fond que des énoncés malformés. Par exemple : « la culture n'est pas une marchandise comme les autres. » Objection : les armes non plus ! Et pourtant, quel beau commerce. Ou bien encore : « il faut défendre la culture. » Objection : alors, quelle est cela même qui prospère sous toutes ses espèces ? Ou bien encore, énoncé mal formé : « il faut démocratiser la culture », alors qu'elle est le bien le mieux partagé, au point qu'elle s'infiltré en chaque point de nos vies et nous accompagne partout, dans le métro, dans la salle de bain, lorsque nous téléphonons, etc. Énoncé mal formé encore : « il faut lutter contre la marchandisation de la culture. » Mais si elle n'est pas une marchandise comme les autres, c'est bien qu'elle est une marchandise quand même et avant toute chose, non ?

Ces formules approximatives émanent bien sûr en premier lieu des foyers de l'industrie culturelle et de l'État entrepreneur de culture. Elles sont les mots-clés de corporatismes distincts parés de lin blanc et de probité candide. Mais plus généralement, elles sont la traduction confusionniste de la tétanie de la pensée face aux phénomènes dominants de nos sociétés : l'effacement de leur fondement proprement politique, un fondement qui est établi sur le différend immémorial entre des espèces, des mondes en lutte, des classes, des groupes, etc. Effacement de cet immémorial au profit de ce que j'ai appelé plus haut un pastorat général ou un ensemble de polices plus ou moins bienveillantes, plus ou moins sévères, mais toutes destinées à assurer le gouvernement des vivants.

Le gouvernement à la culture prospère sur cet effacement de la division entre maîtres et serviteurs, entre patriciens et plébéiens, entre bourgeois et prolétaires, entre aristocratie et peuple, etc. Le gouvernement à la culture prospère sur ce déni qui ouvre la voie à l'apparition d'espaces apparemment homogènes dans lesquels la vie va pouvoir être cultivée comme l'est un champ ou un jardin. Et on se rappellera ici à bon escient que le mot « culture » dans les langues européennes découle du latin *agricultura*. C'est Cicéron, nous dit-on, qui forgeât, par analogie avec les travaux des champs, ce néologisme *cultura animi*, la culture de l'esprit.

19. Le journalisme héros de la modernité culturelle qui nivelle et homogénéise sans égaliser

Evoquant dans un texte écrit à l'âge de vingt-huit ans, en 1872, qui s'appelle *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, évoquant, je le cite, « cette peau de culture que nous avons revêtue », Nietzsche incrimine cette sorte, je cite encore, de « barbarie cultivée » qui étendrait son emprise sur un monde où la culture tendrait à devenir le bien le mieux partagé entre tous, le drapé universel du monde moderne. Il incrimine le journalisme qui lui apparaît comme le truchement idéal de cette massification culturelle. Il écrit ceci : « *Le journalisme est le confluent des deux directions : élargissement et réduction de la culture qui se donnent ici la main. Le journal se substitue à la culture et celui qui a encore, fut-ce à titre de savant, des prétentions à la culture s'appuie d'habitude sur cette couche de colle visqueuse qui cimente les joints entre toutes les formes de vie, toutes les classes sociales, tous les arts, toutes les sciences. C'est dans le journal que culmine le dessein particulier que notre temps a sur la culture. Le journalisme, le maître de l'instant, a pris la place du grand génie, du guide établi pour toujours, de celui qui délivre de l'instant.* »

Ce que je trouve fascinant dans ce texte, c'est qu'il n'est pas du tout besoin de partager le préjugé contre la masse, le préjugé de l'aristocrate de l'esprit qui est le préjugé du jeune Nietzsche qui écrit ces lignes, pour se reconnaître dans le diagnostic qu'il porte à propos de l'avènement de ce temps de la culture colloïdale dont la destination est de maintenir la cohésion de tout ce qui, pour le reste, est désormais dépourvu de toute consistance organique. Et il n'est pas besoin de suivre Nietzsche dans son culte nostalgique du génie pour porter à son crédit l'identification du journaliste comme le héros, par antiphrase, de cette modernité culturelle qui nivelle et homogénéise sans égaliser.

Est-ce un hasard, peut-on se demander, si nos enfants des écoles, lorsqu'on leur demande ce que serait pour eux le métier idéal, répondent désormais en chœur : journaliste, comme ils disaient naguère : joueur de foot ou pilote de ligne ?

20. L'art comme la politique est dynamique, autant que la culture est statique

Mon dernier point, le plus difficile à tenir dans la position que je vous ai exposée ici, est celui qui concerne la relation entre art et culture.

La logique élémentaire de la position que je vous ai exposée ici, m'amène à affirmer une condition d'hétérogénéité radicale de l'art à la condition culturelle. Or, chacun sait, chacun peut constater que d'une certaine façon et d'une façon massive et évidente, l'art et la culture c'est évidemment la même chose ou du moins ce sont deux domaines qui sont indissociables. Il faut donc, pour finir, que j'essaie d'expliciter en deux mots ce que j'entends par là, et comment je peux essayer de soutenir une position aussi paradoxale.

Cela doit partir d'une définition de l'art, spécifiquement, en tant qu'art.

Pour pouvoir tenir cette position, l'art doit être considéré comme une sorte d'action. Pas un domaine d'objet, mais comme une sorte d'action. C'est-à-dire le dévoilement d'une puissance d'agir, d'une puissance vitale avant tout (je dis cela pour éviter le vocabulaire trop chargé de la « création »). L'art se tient, en tant qu'il est inscrit du côté d'une action, c'est-à-dire de la production d'effet de déplacement, d'effet de présentation d'une nouveauté radicale, se tient au plus près de la politique et au plus loin de la culture.

Je ne veux pas du tout dire par là que tout art aurait vocation à être politique dans ses contenus et intentions manifestes, surtout pas. Ce que je veux simplement suggérer, c'est la possibilité, la capacité que l'art a de sceller des pactes publics ou secrets avec la politique. Parce que cela tient à une sorte d'égalité de forme, d'équivalence de forme, de leur procédure respective. L'un comme l'autre, quand on les envisage notamment du côté des sujets agissants, ont la propriété première, fondamentale pour moi, de produire des déplacements significatifs, et donc, à ce titre, de réinventer le monde. Seuls l'art et la politique réinventent le monde. Ce que ne fait surtout pas la culture, pour autant qu'elle est, au mieux, le mode gestionnaire, la politique générale de ses effets produits une fois que ceux-ci se sont arrêtés, une fois que ceux-ci sont figés.

L'art donc, comme la politique, est dynamique, autant que la culture est statique.

Dans la culture (une exposition, un musée, une commémoration, une visite de patrimoine, il n'y a que des arrêts sur image, proposés à un public dont le propre, par ailleurs, est de passer et d'oublier. L'art, lui, comme la politique, dispose de cette potentialité, il peut constamment réinventer le monde, et lorsqu'il a vraiment lieu, lorsque l'art est vraiment l'art, c'est à cette condition d'une réinvention du monde, d'une production d'une singularité – chaque geste d'art est une singularité absolue, mais une singularité qui est directement enracinée dans l'universel.

C'est à ce titre que l'art a doublement partie liée : avec l'événement (l'art est production d'événement) et avec la communauté (il n'y a pas d'art sans constitution d'une communauté).

De ce point de vue, bien que la culture constitue naturellement, d'une certaine façon, le prolongement naturel de l'art, elle en est, d'un autre côté, l'autre absolu. Et la difficulté est bien sûr de tenter de penser ce paradoxe en en tenant les deux bouts.

C. Débat avec le public

Question. – Je suis perturbé parce que je me demande quelle société nous avons aujourd'hui. Je pensais notamment à Mandeville, à Rousseau et à Michel Onfray, un philosophe hédoniste, et j'essayais de les associer et de me dire que finalement Mandeville avait proposé dans sa ruche une société où il y avait un changement radical de comportement. Rousseau et son *Contrat social* : qu'en reste-t-il ? Demandons-le à Gavroche. L'hédonisme fait toujours partie d'un besoin accru. Et je ne perçois pas où est la difficulté et pourquoi ce rejet de la culture.

Je suis ici, muni d'un peu de culture. J'ai lu un peu de Mandeville, j'ai lu un peu d'Onfray, j'ai lu le *Contrat social* et je m'aperçois que cela peut quand même apporter quelque chose, du moins à certains. De là à être politique et à prôner une manière de vivre, on en a vu ce qu'il en était avec la crise actuelle. On était loin de penser en arriver où on en est aujourd'hui. Peut-être arriverons-nous, dans ce que vous évoquez, comme une solution politique qui ne se préoccupera plus de ce qu'on a connu. Pourtant, '29 a quand même été une leçon.

C'est un vieux truc de la philosophie, c'est le principe chez Socrate du poisson torpille, c'est-à-dire qu'il faut produire des chocs en considérant que ces chocs sont des incitations à penser et à changer. Du coup, par effet de choc, on ne peut pas exclure que même dans un espace manifestement culturel comme celui-ci, on puisse être amené à mettre en place un dispositif de discussion par lequel nous trouverions une sorte de ligne de fuite hors des contraintes d'une communication purement culturelle. C'est-à-dire à créer un espace de discussion dans lequel quelque chose comme de l'adversité, de l'agonisme sans agressivité, de la dispute au sens philosophique du terme, reviendrait pour le meilleur.

Et là déjà on serait sorti d'un espace culturel. Parce que le propre de l'espace culturel est de prédigérer tout ce qui est. Vous voyez bien d'ailleurs dans les discussions, les supposés débats contradictoires à la télévision, comment tout ceci tue l'agonisme, en créant des systèmes de connivence et des systèmes de fausse opposition qui font que la virtualité, les puissances créatrices du conflit, les puissances d'institution du conflit, disparaissent absolument.

Si vous vous référez à Rousseau, vous ne pouvez qu'être d'accord avec moi, parce que ce que j'ai fait là, ce n'est vraiment que de la paraphrase d'un certain Rousseau. Du Rousseau sur les arts, les spectacles, etc. Qui est le critique le plus radical ? Moi, je ne vais pas jusqu'à dire – je me fe-

rais lyncher si je le faisais – qu'il faut interdire le théâtre. Or, Rousseau disait : « Pas de théâtre à Genève, surtout pas, parce que cela va corrompre les mœurs ! »

Ce à quoi je me réfère ici ou ce dans quoi j'essaie de m'inscrire, c'est quand même une assez longue tradition qui parfois s'appelle sévérité, la sévérité contre les arts, qui remonte à Platon, mais qui est relayée puissamment par Rousseau et qui, dans notre société, ne serait pas sévérité contre les arts mais serait plutôt de l'ordre d'une forte contestation du régime culturel de nos existences.

Encore une fois, il ne s'agit pas de dire : pas de culture, à bas la culture, à mort la culture ! « A mort la culture » : cela pue, cela sent le fascisme, on le sait, on ne joue pas avec cela. Mais il s'agit bien d'interroger le statut de nos existences en tant qu'elles sont des existences toujours plus assignées à des schèmes de vie culturelle qui les dépolitisent, qui les éloignent du domaine de l'action, qui les éloignent du domaine de la citoyenneté active, de la politique vive. C'est cela ma préoccupation.

Mais je vais au théâtre.

Q. – J'ai lu votre livre deux fois en diagonale et même un peu plus. A propos de la conclusion du point 20, j'écoutais dimanche passé une dame intervenir dans une émission de musique classique (tous les goûts sont dans la nature), mais par paresse intellectuelle, je n'ai pas cherché à savoir son nom et peut-être que c'est une de vos admiratrices. Elle aime la musique et citait des exemples musicaux, notamment *Orfeo* de Monteverdi, qui est bien sûr une singularité dans le sens où vous l'avez défini vous-même : il y a eu un tournant, même s'il y a eu autre chose avant. Elle disait : « Ce n'est pas de la culture, parce que cette musique a changé ma vie et cette musique est la vie. » Cela rejoint d'ailleurs ce que vous dites dans votre essai à propos du livre qui change, mais en même temps, je suis moins à l'aise par rapport à la critique du musée.

Je crois qu'il faut distinguer le musée où l'on va à la recherche d'une ferveur avec ce que j'appelle les grandes rétrospectives. Ce fut d'ailleurs un sujet de débat avec des proches. Je pensais à la rétrospective *Picasso et les maîtres*. On m'a confirmé que c'était l'enfer pour la visiter. Et je pense à l'émotion que l'on peut ressentir, que ce soit à Londres, à Paris, à Tournai, en découvrant brusquement un tableau qu'on a peut-être vu dans un livre, qui nous travaille au niveau de la mémoire et, brusquement, c'est l'état de grâce. Je pense particulièrement à un Turner, un Turner qui avait une signification politique en plus mais que je ne pourrais pas décrire.

Oui, bien sûr, c'est le problème de la subjectivation. C'est-à-dire que tout ce qui va aller au-delà de ce régime de binarité qui est celui de la culture (vous avez d'un côté un émetteur culturel et de l'autre côté un récepteur qui est un spectateur, un consommateur, etc.), tout ce qui casse ce jeu,

tout ce qui casse cette règle, nous permet évidemment de revenir à des espaces dans lesquels peuvent se produire des effets de subjectivation où un individu, un sujet, va se réappropriier l'art, tout simplement.

Mais ce qui m'importe, c'est quand même au fond le devenir artiste de chacun. La possibilité pour chacun de faire valoir son devenir artiste. De ce point de vue, c'est important aussi de faire référence à des philosophies contemporaines comme celles de Jacques Rancière qui rappellent qu'il y a un régime fondamental qui est celui de l'égalité des intelligences. Égalité des intelligences veut dire que tout un chacun est le sujet potentiel d'un devenir artiste.

Le problème, c'est que la consommation culturelle étouffe le devenir artiste de la majorité. Il y a des cas, des moments de grâce comme ce que vous soulevez là qui, heureusement, existent mais qui doivent trouver le dispositif culturel pour se faire valoir. Et alors là, dans le contact avec une œuvre, un individu va s'extraire de la position du consommateur et va enchaîner sur ses propres capacités d'imagination, de création, etc. Là, il n'y a absolument rien à dire. C'est tout à fait extérieur au champ de la critique que j'essaie de déployer ici.

Mais dans les plis dominants de la diffusion culturelle aujourd'hui, il n'y a pas grand chose, me semble-t-il, qui soutienne le devenir artiste des individus. Au contraire. Par ces procédures d'homogénéisation, de normation qui sont celles des industries culturelles d'aujourd'hui, vous êtes appelé à bouffer de la culture, littéralement, comme vous bouffez d'autres denrées. C'est pour cela que je parlais de denrées culturelles dans d'autres occasions. Je sais bien que ce n'est pas joli, mais voilà le côté trivial de la chose.

Q. – L'enseignement est-il une arme pour lutter contre cette culturisation ou est-il lui-même victime de la culturisation ?

Je vous ferai une réponse de Normand : peut-être bien que oui, peut-être bien que non.

C'est-à-dire que l'enseignement est vraiment contaminé par ces phénomènes que j'essaie de décrire. Vous avez d'ailleurs une pénétration dans les universités des industries culturelles, vous avez des formations qui sont totalement formatées pour coïncider avec la demande des industries culturelles et pas seulement des métiers de la culture (dans les métiers de la culture il y a toutes sortes de choses, infiniment variables).

Dans l'enseignement en France, au lycée, il y a souvent cette tentation de brancher directement une formation sur la culture de masse, où plutôt sur les produits et les procédures des industries culturelles. Même à l'école primaire. J'ai été frappé quand j'avais un gamin à l'école primaire, par la perméabilité d'un certain nombre d'enseignants au tout-venant de la culture de supermarché, l'absence de recul, d'esprit critique par rapport à cela, et donc la façon d'adopter le dernier cri d'Hollywood et de reverser cela directement dans le cadre scolaire.

Mais par ailleurs, le cadre scolaire a quand même de nombreuses cordes à son arc. Cela dépend des sujets, cela dépend des enseignants. Je veux dire que cela peut aussi être un lieu de résistance. Cela peut être un lieu pour trouver des esquives, des lignes de fuite, de faire valoir d'autres choses que ce qui nous tombe massivement dessus. Ce qui est terrible, c'est que cela tombe sur des gamins. C'est eux qui sont vulnérables. On le voit, il y a une extraordinaire vulnérabilité des gosses aux produits qui leur arrivent par tous les biais possibles et imaginables. Pas seulement la télévision mais aussi le bouche à oreille, les copains, etc. On n'a pas vu cela ? On est le dernier des imbéciles !

L'école peut être un lieu de résistance à cela. L'école n'est pas par définition ou intrinsèquement soumise à cette massification de la culture aujourd'hui. Pas du tout.

Q. – Je n'ai pas tout compris de ce que vous avez dit dans vos cinq premières citations, parce que ce sont des phrases très articulées, mais il m'a semblé que certainement pour trois d'entre elles, il y avait un point commun qui était la mort. Et parler, c'est aussi mortifier les choses et c'est donc supprimer quelque part le débat politique. Je trouve que cela traverse tout votre exposé.

Ce qui m'a aussi étonné dans votre exposé, c'est le nombre de fois où vous avez parlé des vivants, comme s'il fallait exorciser une culture mortifère, tel que vous l'avez présentée et qui va à l'opposé de l'art, qui est une création et qui est quelque chose d'éminemment symbolique, parce que cela crée l'homme.

Je ne pose pas de question, je reprends les choses autrement.

Ce qu'un des intervenants précédents a dit sur l'émotion m'interpelle, parce que je suis frappé du nombre de fois où dans les médias visuels, pas audio mais visuels, passe une séquence « émotion ». Je me méfie énormément de l'émotion. Cela donne l'impression de vivre, mais est-ce que cela va au-delà de l'impression ?

C'est une question compliquée.

Je ne veux pas du tout dire que dans les formes dominantes de la culture aujourd'hui il y aurait quelque chose de substantiellement mortifère. Ce n'est pas cela l'idée. Je n'ai pas du tout, par exemple, l'idée assez courante dans une certaine critique de la culture aujourd'hui, que les musées seraient des lieux voués à une espèce de taxidermie de l'art ou quelque chose comme cela. Non, je pense que la culture est vivante, pour autant qu'elle est intrinsèquement liée à la biopolitique, la culture a partie liée avec la vie, elle est dans ce que Foucault appelle le « faire vivre ».

Mais quelle vie ? Le problème, c'est cela : quelle forme de vie la culture agence-t-elle ? Quelle forme de vie structure-t-elle ? Quelle forme de vie promeut-elle ? Une vie de population, pour l'essentiel, une vie de réparti-

tion. C'est-à-dire à chacun son segment de culture. Cela, c'est implacable. Tous ceux qui travaillent dans les maisons de la culture, etc. savent très bien l'extraordinaire difficulté à mélanger les publics, à sortir des publics captifs, etc.

Donc, une vie d'entretien. De ce point de vue, la culturisation de la société, c'est la même chose sur le plan des grandes formes que la médicalisation de la société. C'est une culture d'entretien, en anglais une culture du *care*. On prend soin de. On prend soin des gens. Et le propre du pastorat contemporain, c'est bien cela, c'est de prendre soin. Le problème c'est que plus on est dans ces processus de soin, dans ces processus d'encadrement, dans ces processus d'immunisation de la vie, avec des sphères protectrices, plus on est là-dedans et plus la possibilité pour des singularités de se faire valoir, la possibilité pour des puissances de vie qui ne peuvent s'affirmer qu'en se différenciant, se trouvent réduites, plus les subjectivités sont appauvries. C'est cela le problème.

Prenons un exemple sur l'appauvrissement, sur l'écrasement des subjectivités. Un exemple tout bête. Dans un certain cinéma français des années 50-60, dans les films policiers, le truand est une figure qui représente un point de vue sur le monde, avec ses intérêts, son folklore, son langage, ses profils, ses parcours, son expérience, sa vue sur le monde, que l'art du cinéaste, de l'artiste, fait partager au public. Il y a des flics, il y a des truands, ces gens-là sont en conflit, on a une figure dans leur affrontement de la conflictualité sociale, mais ce sont des positions, des vraies positions. C'est-à-dire : le truand, il a une psychologie, il peut même avoir une beauté, il peut même avoir du courage. Il y a des effets de subjectivation de sa position qui peuvent s'établir du côté du public où non seulement on peut le comprendre, mais on peut aussi avoir de l'empathie. Et surtout on va sortir des films de Melville, par exemple, *Le samouraï* ou d'autres, en ayant bien éprouvé que c'est une figure singulière et que c'est un point de vue sur le monde.

Maintenant, dans le régime actuel, vous prenez à la télé, puisque le cinéma c'est plutôt pour les intellos, la façon dont ces choses apparaissent. A peu de choses près, vous avez la série policière en prime time sur toutes les chaînes. Et là, il n'y en a plus que pour le regard du flic sur le monde. Le jeu consiste à vous greffer une conscience de flic dans le regard que vous portez sur le monde. Le truand n'existe plus que comme une ombre maléfique : le terroriste, le pédophile ou le je ne sais pas quoi, qui de toute façon sont absolument des monstres, sans subjectivité, sans point de vue. Ils n'ont de valeur et de capacité d'incarnation que du Mal absolu avec toutes les majuscules que vous voulez.

Cela, c'est un *erasurement* des subjectivités.

Je ne dis pas qu'il y a une mission à nous rendre les truands sympathiques. Ce n'est pas cela qui est en jeu. Ce qui est en jeu, c'est le pluralisme, c'est la pluralité des points de vue sur le monde. Or, dans un monde démocratique, encore faut-il que soit instituée la pluralité des regards sur

le monde et qu'elle soit légitimée. Or là, c'est un effet de délégitimation massive de la pluralité et des points de vue des regards sur le monde, au profit de la constitution d'un point de vue compact, unique. C'est ce que j'appelle le paradigme de la conscience policière. Il s'agit de vous greffer une conscience policière absolument pour évaluer une quantité invraisemblable de phénomènes politiques, sociaux, divers, etc.

Cela est désastreux. C'est un des effets de la culturisation du monde aux conditions de ce que la culture a de plus vulgaire et de plus massif mais, malheureusement, c'est ce qui se consomme pour l'essentiel.

D. Bibliographie

● ***Le grand dégoût culturel***

Alain Brossat, Seuil, février 2008, 189 pages, € 16,10.

La culture émancipe ou chloroforme-t-elle toute velléité de Lumières, de pensée et d'expression libre et autonome ? La culture, le tout-culturel – qui inclut aussi bien, sans guère les hiérarchiser, les beaux-arts, le folklore, la bonne table, les fêtes villageoises, le jardinage et la TV – la culture qui s'immisce dans tous les interstices de la vie et s'identifie au divertissement du temps libre (mais pas libéré) envahissant et stressant, la culture remplace-t-elle désormais la politique et régite-elle la cité ?

« A l'évidence, dans nos sociétés, la culture est chaque jour davantage une forme d'enduit liquide qui tend à colmater les brèches et à jouer un rôle irremplaçable de remplissage là où le travail, la politique, la famille ont vu s'affaiblir, dans des proportions variables mais importantes, leurs capacités structurantes et leur aptitude à 'occuper' la vie de la population. Manifestement, les sociétés occidentales, et plus généralement les sociétés développées, tendent de façon toujours croissante à fonctionner, à carbu- rer à la culture, au même titre qu'elles ont pu marcher naguère à la mobilisation de la force de travail ou au patriotisme. » (A. Brossat).

« Assurément, le livre d'Alain Brossat agacera les vertueux de tout poil. Sans doute prêteront-ils à son auteur des pensées ou des questionnements qui ne sont pas les siens. Ils diront de lui que c'est un homme de gauche qui a mal tourné, un mélancolique, un réactionnaire qui s'ignore, qu'il n'y connaît rien, qu'il mélange tout, que la culture n'est pas du tout ce qu'il dit. Qu'importe, *Le Grand Dégoût culturel* doit être lu et discuté sur la place publique. D'abord parce qu'il n'est pas si fréquent qu'un philosophe se risque aujourd'hui à construire une critique de la culture : l'exercice est réputé casse-gueule. Ensuite, parce que ce mot, culture, et les immensités qu'il recouvre aujourd'hui font problème : nous ne pouvons plus faire comme si nous n'avions qu'à jouir paisiblement des plaisirs d'une île enchantée sans essayer de comprendre la nature de ces plaisirs. » (Daniel Conrod, *Télérama* n° 3032).